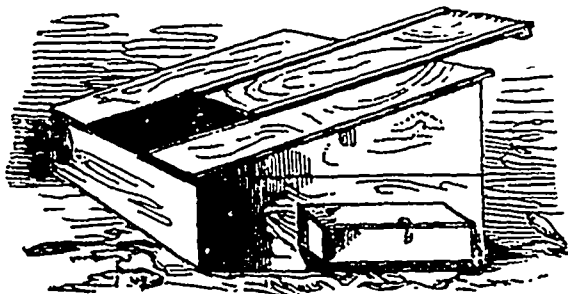


en avant, (grav. 4 et 5). Le devant est garni d'un treillage en broche d'un demi-pouce. La planche du milieu du toit (grav. 5) est faite en coulisse pour s'enlever entièrement, et est maintenue à sa place au moyen de deux boutons posés au dessous, et d'un petit crochet et d'une crampe sur le devant de la mue. Le feuillard qui retient la porte à coulisse (grav. 3) est plié de manière à assumer une forme concave, avant d'être posé, de manière à ce qu'il agisse comme un ressort pour maintenir fortement la porte en place.



No. 5. Mue à poulets.

Nous voici dans la saison des loisirs. On peut donc songer avec avantage aux améliorations à faire dans l'avenir. Dans les longues soirées d'hiver, on a souvent le temps de faire soi-même les boîtes, etc., recommandées plus haut. Si l'on songe que les bonnes fermières trouvent, dans la seule industrie de la basse-cour, une partie considérable de l'argent qui leur est personnellement nécessaire pour subvenir aux besoins de la famille, on verra combien il importe de développer cette industrie le plus possible.

Le Crédit-Foncier Franco-Canadien.

Nous sommes heureux de publier ci-joint l'excellent discours du Président du Conseil d'Agriculture, L. H. Massue, Ecr., M. P. en réponse au toast porté à l'agriculture au grand banquet, donné à MM. les députés français du crédit-foncier. Dans notre prochain numéro nous espérons pouvoir publier des renseignements précis sur le fonctionnement futur de cette nouvelle institution qui promet à notre agriculture des avantages vraiment exceptionnels.

M. MASSUE.

Appelé à répondre à l'agriculture, je vous avouerai, messieurs, que j'accepte cet honneur avec plaisir, quoique j'aurais préféré qu'un autre plus habile que moi fut chargé de le faire.

M'occupant plutôt de la vie des champs que de la culture des lettres, j'ai lieu d'espérer que ce fait sera pour moi un puissant motif pour m'engager d'avance à réclamer votre bienveillante indulgence.

Sans vouloir en rien déprécier les immenses avantages du commerce et de l'industrie dont on vient de vous parler, je ne demande comment le commerce peut-il fleurir et l'industrie prospérer sans l'agriculture dont l'origine remonte aux temps les plus reculés. Connue de toute antiquité en Asie, elle se répandit par toute la terre et fut toujours partout honorée et considérée comme la nourrice et la bienfaitrice du genre humain. Longtemps négligée et livrée à une routine aveugle elle a été transformée par les savantes recherches des agronomes français et anglais et par les découvertes de la chimie.

Nécessairement ce n'est pas dans un jeune pays comme le nôtre que l'on peut trouver généralement une culture très améliorée et bien avancée, quoique depuis plusieurs années un progrès sensible se fasse sentir; partout en effet on constate des améliorations et l'élan donné promet pour l'avenir. Je lisais dernièrement dans un certain rapport que les terres de la Province d'Ontario étaient plus fertiles que celles de la Province de Québec. Je ne suis pas prêt à admettre la chose; je crois que sous ce rapport nous n'avons rien à envier à nos voisins, nos terres valent les leurs. À la vérité, les animaux sont de meilleures races et plus beaux que les nôtres, mais il ne faut pas perdre de vue les conditions favorables du climat de l'ouest et les avantages qu'ils ont à leurs dispositions.

En 1869, le gouvernement de la province de Québec nommait comme les aviseurs du commissaire d'agriculture un conseil composé de cultivateurs et d'agronomes des différentes parties de la province afin de surveiller les écoles d'agriculture, qui sont au nombre de trois, dont une anglaise et deux françaises et de voir à la régulation

des sociétés d'agriculture, qui sont au nombre de 79. Ces dernières font rapport de leurs opérations de l'année au conseil qui les approuve en tout ou en partie, suivant les circonstances. Les règlements passés par le conseil ne deviennent en force qu'après avoir été adoptés par le lieutenant-gouverneur en conseil et, soit dit en passant, ses suggestions ne reçoivent pas toujours l'appui du ministre.

Un autre de ses devoirs est d'organiser, conjointement avec les conseils des arts et manufactures, des expositions industrielles et agricoles dont la dernière a eu lieu en septembre dernier et qui, au dire de tous, a été un véritable succès.

Je crois remplir un devoir en saisissant la première occasion qui m'est offerte d'offrir, au nom de la classe agricole, mes remerciements sincères à l'honorable commissaire d'agriculture de la province de Québec qui a eu l'indigne son gouvernement à faire plus en faveur de l'agriculture et de l'industrie que tous ses prédécesseurs. La ville de Montréal n'en a cédé en rien au gouvernement de Québec; elle a noblement répondu à l'appel, et les magnifiques bâtiments qui ornent aujourd'hui le terrain du Conseil au Mile-End, sont des monuments qui attestent que le gouvernement de Québec et la ville de Montréal savent encourager les arts et l'agriculture.

Voici maintenant, messieurs, que la France, qui semblait nous avoir oubliée, vient nous offrir les moyens de régénérer notre agriculture en nous permettant des usines qui nous permettront de cultiver la betterave à sucre qui a été si avantageuse ailleurs et qui nous promet tant à nous.

Voici que la France vient mettre à notre disposition des capitaux qui nous permettront de consolider nos dettes et de marcher de l'avant, n'est-ce pas l'âge d'or qui nous revient? Je dirai donc à l'honneur à la France l'honneur aux nobles représentants du peuple français qui sont ici avec nous ce soir et qui nous offrent des avantages que nous savons apprécier et que nous saurons reconnaître.

Messieurs, nous vivons ici à l'ombre du drapeau anglais. Tout en étant les loyaux sujets de la couronne d'Angleterre, nous nous honorons d'être canadiens-français: nous n'oublierons pas le sang qui coule dans nos veines et nous verrons toujours avec plaisir tout ce qui pourra contribuer à resserrer les liens qui unissent la nouvelle à la vieille France.

Les vergers de la Montagne de St-Bruno.

Je crois faire plaisir à mes lecteurs en leur communiquant les observations que j'ai faites, au cours d'une excursion au Lac St Bruno, et à St. Bazile le Grand.

Le versant de la montagne de St. Bruno, qui fait face au sud-est, est couvert de beaux vergers qui charment la vue du touriste amateur ayant l'occasion de les visiter à la saison des fruits, avantage que j'ai eu dans la seconde semaine de septembre.

Voulant, avec quelques amis, aller visiter une *créméric*, établie depuis le printemps, à St. Bazile, nous nous mîmes en route, à huit heures du matin, par le plus beau temps du monde. Notre itinéraire nous fit traverser la paroisse de Ste. Julie, dont les terres sont pauvres, arides et généralement mal cultivées. De là, nous entrâmes dans la paroisse de St. Bruno et nous allâmes visiter une fabrique située au pied de la montagne de St. Bruno, au bord du lac du même nom, et où l'on cardé, file et tisse la laine. Après avoir visité les abords du, ou plutôt, des lacs, car il y en a deux, qui se déchargent l'un dans l'autre, et avoir admiré le magnifique paysage qui s'y déroule au regard, nous nous acheminâmes vers St. Bazile. En contournant la montagne, nous fûmes induits, par la beauté de la campagne, à nous arrêter sous l'ombrage de l'un des nombreux vergers qui sont plantés sur le flanc du coteau, pour prendre notre repas du midi. Notre bonne fortune nous fit jeter notre dévolu sur l'habitation de M. Charles Ostiguy dit Domingue, du rang dit "les Vingt de St. Bruno", qui se montra des plus aimables pour nous. Lui et madame Ostiguy se mirent à notre disposition, et, grâce à la politesse et l'activité de notre hôtesse, en moins d'une demi-heure, nous étions installés sous l'un des plus beaux pommiers du verger. Après avoir fait taire les impérieuses réclamations de nos estomacs mis en veine par l'air frais et pur de la montagne, nous visitâmes en détail le magnifique verger de M. Ostiguy, et voici les observations et les notes que, en ma qualité d'horticulteur amateur, je n'ai pas manqué de prendre